

Portrait critique de Bertrand B. Leblanc

Maurice Émond

Numéro 33, mars 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56547ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Émond, M. (1979). Portrait critique de Bertrand B. Leblanc. *Québec français*, (33), 68–68.

Portrait critique de Bertrand B. Leblanc

Cette présentation de Bertrand B. Leblanc ressemble à un diptyque ou, mieux, à un miroir à deux faces. D'un côté, le portrait de l'écrivain par lui-même et, de l'autre, celui de l'écrivain vu de l'extérieur, à travers l'œuvre. Deux images distinctes qui renvoient à des regards différents. Néanmoins, il y a convergence des visions, car l'auteur n'accepte de se mirer qu'en tant qu'écrivain, ou, du moins, c'est encore l'écrivain qui décrit le reflet qui se veut plus ou moins transparent. Et le lecteur que je suis ne voit pas l'homme en lui-même, mais l'homme au-devant de lui-même, l'homme se décrivant et se découvrant dans le procès de l'écriture. Finalement, nous ne rejoignons vraiment, l'un comme l'autre, que l'écrivain, le double magique aux mille visages.

Ceux que nous propose Bertrand B. Leblanc sont aussi fascinants que variés: humoriste, chroniqueur, romancier, dramaturge, conteur... Son premier livre, publié en 1970, décrit le baseball sous tous ses angles, avec ferveur et enjouement. La même année, il publie *Le guide du chasseur*, véritable mine de renseignements pour les sportifs et tous ceux qui aiment la nature. C'est un livre qui se lit comme un recueil de contes, tant le style est agréable, les anecdotes, intéressantes, et l'auteur, passionné de son sujet. C'est pourtant avec *Horace ou l'art de porter la redingote*, publié en 1974, qu'il laisse libre cours à un humour débridé, « piaffant, écumant, (s)'ébrouant... un vrai étalon contrarié dans son rut », comme il le dit lui-même dans son autoportrait. C'est un livre débordant de vitalité, de verve et de truculence; un livre excessif et réjouissant. Les chapitres se succèdent comme autant de souvenirs et d'anecdotes des années de collège. Il faut peut-être avoir connu ces institutions et leurs « humanités » pour savourer comme il se doit la richesse d'un style aux nombreuses ressources et d'un vocabulaire qui ne se limite pas au *Petit Larousse*, surtout lorsqu'il s'agit de sexualité, sujet tabou par excellence:

On fustigeait l'impureté, le lupre (il n'est pas dans celui qui sème à tous les vents celui-là) la luxure, la volupté, le dérèglement, la mo[il]lesse, la lubricité,

la débauche, la concupiscence, le sybaritisme, l'épicurisme, mais on ne parlait jamais de cunilingue, de fornication, d'olibos, d'irrumation, de tribadisme, de fellatio, etc. Ce cher Masoch et le divin marquis n'étaient jamais invités à dîner, en tout cas, pas au réfectoire des élèves... (p. 125s.)

Puis, en l'espace de deux ans, il publie trois livres, dont une pièce de théâtre, *Joseph-Philémon Sanschagrín, ministre*, en 1977, et deux romans, *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire*, en 1976, et, l'année dernière, *Les trottoirs de bois*. Ce sont des souvenirs du passé, évoqués, cette fois, dans une langue populaire et savoureuse.

Nous rencontrons d'abord Ovide Leblanc qui, âgé de soixante-quinze ans et atteint du cancer, raconte sa vie de bûcheron, de draveur et de forestier dans les forêts de la Gaspésie. L'on songe, bien sûr, à des romans comme *Moi, Pierre Huneau* d'Yves Thériault ou *Il n'y a pas de pays sans grand-père* de Roch Carrier. Comme si les écrivains se donnaient le mot pour nous rappeler nos racines terriennes... Mais il ne faut pas chercher là une renaissance du « roman de la terre ». Si Bertrand B. Leblanc n'hésite pas à truffier son texte de régionalismes, de canadianismes, d'anglicismes (il a même ajouté à la fin de son roman un glossaire de dix-neuf pages), si son récit est parfois une occasion à peine déguisée pour montrer ses connaissances sur l'industrie forestière ou pour passer en revue les habitudes politiques, sociales ou religieuses de la première moitié du vingtième siècle, il ne propose pas une image idyllique ou patriotique du milieu rural dans la veine des récits du terroir du début du siècle. Le franc-parler d'Ovide rappelle la virilité et l'efficacité d'une langue populaire qui refuse les mièvreries d'un langage précieux:

C'est vrai qu'à soixante-quinze ans, tes plus belles crottes sont faites. Veux, veux pas! Ça fait que je suis pas mal certain que c'est pas la crise de croissance que je fais là, ni les émydales... En tout cas... j'ai pas peur. J'ai fait mon règne, pis une bonne journée: faut que ça finisse. Quand l'heure va sonner, j'vas être prêt. J'ai jamais vi en peureux: je mourrai pas en peureux non plus (p. 32)

Si parti pris il y a chez Bertrand B. Leblanc, c'est bien celui d'un réalisme truculent et d'un humour impénitent, surtout avec son dernier roman, *Les trottoirs de bois*, chronique d'un été torride à Lac-au-Saumon, son village natal dans la vallée de la Matapédia. Ce point de vue narratif l'amène à créer des personnages-types, des « portraits en charge » fort réussis, tels ceux du maire, du marchand général, du cocu ou de la commère du village, Justine:

Pitoyable, la Justine! Dégingandée, osseuse, sale, vieille, laide, maigre, elle cache de ses bras recourbés les calebasses miteuses qui lui tiennent lieu de seins et qu'elle suppose peut-être capables de susciter la concupiscence. C'est le dégoût, c'est la pitié que génèrent ses cuisses fanées, ses jambes cagneuses, son dos voûté. Elle est à demi dénudée, mais c'est déjà bien assez. Personne ne souhaite voir jusqu'au bout la dégénérescence d'une vieille femme confite dans l'envie, le scrupule, l'hypocrisie, la mesquinerie. Cela flétrit le satin de la peau aussi sûrement que le vitriol. (p. 144)

Finalement, Bertrand B. Leblanc écrit en marge des courants littéraires et ne ressemble qu'à lui-même. Il est riche des multiples personnages qu'il porte en lui et d'une vision du monde originale et tonifiante. C'est un écrivain qui n'a pas fini de nous étonner, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

Maurice ÉMOND

Livres publiés

- Baseball-Montréal*. Montréal, Éditions du Jour, 1970, 191 (1) p.
Le guide du chasseur. Montréal, Éditions du Jour, 1970, 268(4) p.
Horace ou l'art de porter la redingote. Montréal, Éditions du Jour, 1974, 213(11) p.
Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire. Montréal, Leméac, 1976, 239(1) p.
Joseph-Philémon Sanschagrín, ministre. Montréal, Leméac, 1977, 111(1) p.
Les trottoirs de bois. Montréal, Leméac, 1978, 265(3) p.